

DOMINIQUE HOLVOET

Une petite fille dans les nuages Le cas d'une jeune schizophrène

Que tout sujet soit dans le langage n'implique pas que tout sujet soit dans le discours. Lacan situe en effet la psychose hors discours. Je vais tenter de rendre compte et d'éclairer un cas clinique sur base de cette distinction établie par Lacan à partir du *Séminaire XI* entre les deux opérations de causation du sujet : aliénation et séparation, qui recoupe la distinction "hors discours" et "dans le discours". Cette distinction de structure a des conséquences quant à l'intervention. Par quoi en effet opère ce travail, si ce n'est par le soutien et le sursis donnés aux signifiants imaginaires et idéaux du sujet après avoir repéré qu'ils fonctionnaient comme organisateurs de son monde c'est-à-dire ayant fonction de prothèse ? (1)

Il s'agit d'une jeune fille schizophrène de 11 ans qui présente une sorte de façade de rapport social qui peut la laisser apparaître simplement "dans les nuages", comme le dit son instituteur, expression facile pour désigner un sujet qui, avec une fausse jovialité et un sens apparent de la répartie, cache assez bien la torsion, après coup manifeste, de son rapport à l'autre, de son rapport au signifiant et sa difficulté à se tenir dans le monde.

Ce qui est assuré, et qui m'a intéressé dans ce travail, c'est que cette jeune fille, que j'appellerai Sylvie, a trouvé une stratégie particulière de rapport à l'autre qui la protège de toute incursion inconsidérée de cet autre. De plus, je poserais l'hypothèse qu'elle se soutient d'une construction imaginaire qui lui permet de se tenir dans le monde, sans d'insurmontables difficultés jusqu'ici, que se soit à l'école, dans l'I.M.P. où elle se trouve pour l'instant ou dans son milieu familial.

C'est à partir de petits fragments de ce qu'elle a apporté dans le travail que j'ai entrepris avec elle que j'appuierai mon développement. Une

double question m'a intéressé. D'une part quel est le statut de son discours ? Autrement dit, en quoi peut-on dire que nous avons affaire à un sujet "hors-discours" ou encore qu'est-ce qui, dans son énonciation, peut déterminer une aliénation signifiante qui arrête le langage au seuil de l'émergence d'un discours ? D'autre part, comment préciser en quoi son pseudo-monologue avec *sa famille* peut être tenu pour fonctionner comme prothèse imaginaire et soutenir donc son être au monde ?

Un sujet sans état civil

Commençons par cette petite note qui m'est rapportée : lorsque Sylvie se lave, elle ne lave que les parties de son corps visibles dans le miroir et, me précise-t-on très bien, Sylvie considère alors s'être totalement lavée, ce que je ne mettrais justement pas en doute et qui nous permet de situer comment, pour le sujet, le langage a mordu sur le corps. Le schizophrène, nous dit Lacan, "a à s'arranger avec ses organes hors de toute référence à un discours établi" (2). Ceci du fait de l'échec de l'opération de séparation dont la métaphore paternelle est le ressort.

Pour creuser un peu plus ce problème, voici d'autres exemples. Alors qu'elle se penchait sur un petit miroir, lors d'une séance, elle répond, à ma question de savoir ce qu'elle y voyait : *Je vois dedans*. Un autre jour, dans la même situation, mais sans question de ma part, elle s'exclamera avec jubilation face au miroir : *Oh! Donald*.

Afin de situer quelle position du sujet ces observations mettent en relief, faisons un bref détour par le texte des *Ecrits*, "Position de l'inconscient", où Lacan met en place les deux opérations qui causent un sujet. Par la manœuvre de la seconde opération de causation du sujet, que Lacan appelle opération de séparation, le sujet opère avec son propre manque pour se procurer un état-civil. C'est "de sa partition que le sujet procède à sa parturition" (3) c'est-à-dire que par l'opération de séparation le sujet s'engendre lui-même. C'est donc sur base de sa propre division que le sujet ex-siste, s'extrait de la chaîne signifiante qui l'a produit. Dès ce moment le sujet est autre chose qu'un pur signifiant. L'échec de cette opération équivaut à l'échec de la restauration par le sujet de la perte originelle, échec de la restauration de sa schize. Le sujet reste pris dans l'aliénation signifiante, première opération de causation du sujet, où se produit un double mouvement.

Le premier mouvement prend son départ dans l'Autre comme lieu du signifiant, c'est le sujet en tant que ça parle de lui et non pas en tant qu'on s'adresse à lui, c'est un pur sujet du signifiant. S1/S. S représentant un sujet non barré, un sujet inclus dans le lieu de l'Autre, pur effet, parlé par l'Autre.

Le second mouvement est ce qui précisément fait qualifier cette opération d'aliénation en tant que l'aliénation réside dans la division du sujet. "Ce qu'il y *avait* là de prêt à parler, [...] disparaît de n'être plus qu'un signifiant". (4) Lorsque Sylvie me dit devant le miroir *je vois dedans* ou encore lorsqu'elle s'exclame en se regardant dans ce miroir *Oh, Donald*, avec jubilation, nous avons à la fois cette éclipse du sujet patente dans le *je vois dedans*, et une mortification du sujet d'être pris sous un signifiant qui ne la représente que fugitivement lorsqu'elle s'exclame face au miroir : *Oh! Donald*. Cela pourrait se lire comme une tentative de se donner un état-civil. Mais alors une tentative qui échoue absolument car rien ne permet d'y voir un fragment délirant qui servirait à fixer le sujet, à lui donner une identification, une place dans le monde.

Un sujet pluriel

Bien plutôt, le miroir s'équivaut ici à l'écran de télévision où se reflètent toutes les figures qui s'offrent à une identification labile où l'on voit que la précipitation du *je* en une forme primordiale — le "je idéal" du stade du miroir — ne constitue pas pour Sylvie une souche valable des identifications secondaires.

Si donc un signifiant ne peut représenter le sujet que pour un autre signifiant, il y a, dans la fermeture de l'opération d'aliénation, un appel fait dans l'Autre au deuxième signifiant, c'est un appel au sens qui, s'il aboutit, permettra de dialectiser la représentation première, c'est-à-dire la métaphoriser. C'est la métaphore en tant que s'y constitue l'attribution première, celle qui promulgue "le chien faire miaou, le chat faire oua-oua", par quoi l'enfant d'un seul coup, en déconnectant la chose de son cri, élève le signe à la fonction du signifiant [...] (5). A partir de là, le sujet cultive un certain mépris de la vraisemblance, ce qui n'est pas vraiment le lot du psychotique. Si Sylvie nous dit, lorsqu'elle dessine quatre lignes sur le papier en forme d'arc en ciel, *c'est moi, «tout» ma famille* il faut là nous garder de tout mépris de la vraisemblance : on peut en effet considérer que tout elle et sa famille sont représentés par son dessin. Et plus, qu'elle *est* toute sa famille, que sa famille, c'est elle. On saisit mieux alors qu'elle affirmait, jusqu'il y a peu, avoir des soeurs et des frères et que dans cette série, elle ne cite jamais Sabrina, sa seule soeur de sang par rapport à l'ensemble des petits autres que constitue "sa famille".

Sa famille est constituée d'une série de figures imaginaires qui viennent à la place des fonctions de chacun qui ne peuvent se répartir selon la loi du Père. Chacun n'est donc pas "à sa place" et ces figures peuvent glisser dans un rapport imaginaire de l'une à l'autre, sur l'axe a-a', où selon le phénomène de transitivisme fréquent dans la psychose infantile : "moi, c'est l'autre et l'autre c'est moi". Voici un exemple de dialogue développé par Sylvie dans son jeu de famille.

Ça c'est trois familles, y'a des petits enfants, deux petites filles, y vont jouer avec leur soeur

[...]

La fille : Maman, papa, ma soeur elle m'a fait tomber, j'ai mal à mon dos à cause d'elle

Le père : Oh, pourquoi t'as fais ça ?

La fille : J'ai rien fait papa, j'ai rien fait sur ma soeur

Le père : Alors, pourquoi t'as fait ça sur TA soeur, et en plus elle te fait rien du tout

La mère : Et moi, j'ai rien fait sur papa, ni rien même personne, voilà !

Après quoi la fille installe le papa pour dormir d'un côté avec un bébé, puis s'adresse à sa soeur : *Pourquoi t'as fait ça, maintenant tu files au coin*, et place sa soeur à l'opposé où dort le père.

Il n'y a pas de retournement dialectique, le sujet reçoit son message sous forme non inversée. Ainsi, lorsque la fille dit "j'ai rien fait sur ma soeur", le père reprend "et en plus elle te fait rien du tout"; la mère enchaîne en reprenant ce "elle te fait rien du tout" sur elle et dit "et moi, j'ai rien fait sur papa" ; enfin, la fille reprend textuellement la première parole du père vis-à-vis d'elle et la retourne vers sa soeur : "Pourquoi t'as fait ça" .

Sylvie dira un jour, sans que je l'aie alors interrogée : "Le papa de la femme c'est le père de la femme" ou encore "des soeurs jumeaux, c'est des garçons jumeaux", phrases qui exemplifient bien ce signifiant qui se signifie lui-même, qui est univoque, qui renvoie à un sens plein. Son raisonnement tautologique comporte l'intérêt "d'arrêter le glissement autrement indéfini de la signification" (6). Mais est-ce que cela fait point de capiton ? Evidemment pas puisque la visée d'une production de sens mène ici à un non-sens, ou plutôt à un semblant de sens. Ce qui est l'inverse de ce que pourrait produire un fonctionnement dialectique qui suppose un plus de sens. Mais il reste que Sylvie se soutient de ce semblant de sens, pour faire face à la toute-puissance de l'Autre qui questionne et auquel elle se suppose sommée de répondre. Les deux exemples ("le papa de la femme", et "les soeurs jumeaux") montrent à la fois la pierre d'achoppement et la tentative de mise en place d'un discours auquel Sylvie s'applique pour creuser un semblant de lien social. Il me semble que ces tautologies, mais

aussi bien une grande part de son discours, sont des tentatives, certes vaines, de décoller le moi et l'autre du rapport spéculaire.

Malgré ces trous du sens qui parsèment son discours — que se soit lorsqu'on lui demande de préciser quelque chose ou même lorsqu'elle élabore seule une histoire —, il reste que ce discours trouve à s'articuler et même que ça ne s'arrête pas de parler puisque fréquemment elle est surprise en train de parler seule. Je pense pouvoir dire que dans ses "pseudo-monologues" elle s'entretient justement avec "sa famille". Les entretiens que je poursuis avec elle pourraient d'ailleurs s'appeler des "s'entretient" pour paraphraser cette sorte de néologisme qu'elle produisit un jour : "Mon frère il s'amoureux avec moi". Verbe pronominal réciproque qui suppose, dit la grammaire, un sujet pluriel. On pourrait parler de la position subjective de Sylvie en ces termes : c'est un sujet qui se soutient d'être pluriel, c'est-à-dire d'être au moins deux. On retrouve là à la fois la paire signifiante minimale, le va et vient de la mère dans l'alternance signifiante du fort-da, et le couple imaginaire a-a' du rapport spéculaire. Si l'on se réfère à la "Question préliminaire", on y trouve que ces couples se recouvrent homologiquement pour servir de base au ternaire imaginaire dont le sommet est justement tenu par ce qui dans la psychose fait défaut, le phallus — ici donc ϕ . La conséquence en est que la triangulation imaginaire ne tient pas, que la relation symbolique ne peut pas venir recouvrir le ternaire imaginaire réduit à une relation duelle. Il y a dissolution imaginaire. "Le sujet, faute de pouvoir d'aucune façon rétablir le pacte du sujet à l'autre, faute de pouvoir faire une quelconque médiation symbolique entre ce qui est nouveau et lui-même, entre dans un autre mode de médiation, complètement différent du premier, substituant à la médiation symbolique un fourmillement, une prolifération imaginaire dans lequel s'introduit, d'une façon déformée, et profondément a-symbolique, le signal central d'une médiation possible." (7)

"Ça" doit parler

Pour conclure, je vais essayer de rassembler plusieurs fragments qui rendent compte de cette régression topique au stade du miroir et de ses effets, où l'on voit combien l'imaginaire envahit la subjectivité dans un rapport agressif au double qui conduit, comme le dit Lacan à propos de Schreber, à "une saisissante dissolution de l'autre en tant qu'identité" (8).

exemple 1 : La lune et le soleil

Alors qu'elle termine un dessin en figurant à gauche la lune, à droite le soleil, tous deux personnifiés par un visage, je lui demande si la lune et

le soleil se parlent. Elle me répond alors : *Non, ça parle pas, ils sont gentils, il y en a un qui est plus gentil que l'autre parce que l'autre est plus gentil et l'autre est plus gentil que l'autre.* Je lui demande alors lequel est plus gentil. Elle répond : *Celui-là et celui-là, les deux.*

Exemple 2 : Deux petites filles sont volées

Un autre jour elle produit le discours suivant : *Y'a deux petites filles qui sont volées, elle a jamais volé, si elle a volé quelque chose, non c'est pas vrai, elle a jamais volé. C'est deux petites filles, mais c'est pas elle, elle ne va pas chez nous, faut pas recommencer à nous embêter, et c'est ma meilleure copine.*

Exemple 3 : "Ça"

Elle prend le téléphone qui se trouve dans le matériel de jeu et commence une conversation où le signifiant "ça" remplace ce dont il s'agit. *Allo, ça va [...] ouais [...] comment ça ? [...] ah non, je veux plus de ça, je croyais qui avait ça et y'a plus de ça, ah non hein [...] ils vont plus faire ça [...] ouais, bien sûr, allez je te laisse !* et elle raccroche.

Ce qui apparaît dans ce dernier exemple, c'est que ce qui compte pour Sylvie est beaucoup plus d'entretenir un dialogue imaginaire entre deux personnes et d'en extraire un raisonnement pseudo-logique que de parler de quelque chose. On pourrait dire : *ça* doit parler. C'est cela qui motive son discours, que ce soit dans le cadre de l'entretien ou quand elle parle "seule". Dire que *ça* doit parler rend bien compte de cette pure antériorité du discours de l'Autre comme extérieur au sujet. Mais que *ça* parle est insuffisant à rendre compte du discours de Sylvie en tant qu'un sujet y est pris dans le langage et tente de s'y faire représenter, de s'y compter. Ainsi elle s'est construit "sa famille" avec qui elle entretient des rapports de proximité langagière constant. Cette famille existe "du fait du langage", elle la produit par le langage. Par là elle trouve à se représenter dans une identité plurielle qui renvoie à la fragmentation de tout rapport au double où l'autre, dit Lacan, "est structurellement dédoublable, démultipliable "et où, dit-il à propos de Schreber, ces identités ont par rapport à sa propre identité une valeur d'instance [...] ces identités l'habitent, le divisent lui-même »⁽⁹⁾. D'autre part, dire que *ça* parle ne rend pas compte du différentiel à repérer quant au statut de cette parole en entretien. Je supposerais que d'avoir pris cette parole en compte, que cette parole ait compté pour moi, est ce qui a permis que s'installe progressivement une adresse. Au début de ce travail, il m'arrivait quelquefois de me faire plus discret; ceci ne semblait avoir aucun effet sur Sylvie. Elle poursuivait son occupation sans sourciller. Aujourd'hui une telle manoeuvre provoque une interpellation de sa part afin de s'assurer de ma concentration.

Il est intéressant de voir l'utilité d'un tel travail du discours pour Sylvie quand elle commence par dire, dans le premier exemple de la lune et du soleil : « Non, ça parle pas, ils sont gentils ». Un autre jour, à ma question de savoir si sa soeur lui parlait ici, elle acquiesça; je lui demandai alors ce qu'elle lui disait, elle me répondit : « maintenant, elle est calme ». Donc, pour elle quand ça parle c'est équivalent à ne pas être calme, à ne pas être gentil, ce qui pourrait supposer qu'elle entende des voix, ce n'est pas impossible, mais rien de déterminant n'a pu être relevé jusqu'ici.

Je supposerai en conséquence que sa construction imaginaire sous forme de famille — dans laquelle il ne lui était, au départ, absolument pas gênant d'intégrer n'importe quel individu — lui permet de maintenir relation, fonction et distance ⁽¹⁰⁾ face à l'ambiguïté, la béance de la relation imaginaire dans la psychose. Cette béance étant produite par un trou dans le symbolique, on pourrait logiquement supposer qu'une famille n'a pu se constituer symboliquement pour elle et qu'elle est contrainte pour se maintenir dans le monde de la constituer imaginairement. Cette famille imaginaire se soutient d'être parlée, parole qui ne peut se taire, qui ne peut cesser de se dire. Cet effort incessant de parole est en quelque sorte le prix que Sylvie a à payer pour la faire exister.

Un travail possible

Tentons, pour conclure, de déterminer l'efficace du travail entrepris avec elle depuis presque deux ans.

Ce travail permet d'une part de mettre en évidence les impasses symboliques de ses constructions, évidentes dans ses tautologies, mais plus généralement dans une sorte de bouclage constant de la signification sur elle-même.

D'autre part, du fait de l'installation progressive d'un lieu autre qui a fait adresse pour elle, ce travail a rendu possible une élaboration signifiante. Cette élaboration est une tentative de sortie des trous du sens dans laquelle par exemple son dispositif imaginaire précaire — sa famille — viendrait se réduire à un nombre fini de figures, là où pour l'instant le monde entier pourrait s'y tenir. C'est ce qui est en train de se passer, cette réduction s'accompagnant d'une formalisation plus précise de son discours avec les effets attendus d'une subjectivation de son être que je situerai comme sortie de la débilite.

Ce travail n'est pas sans risque, celui pris par le refus d'une clinique confortable du déficit au profit d'une clinique du sujet parlant qui, certes, fait des vagues. Il reste alors à pouvoir tempérer la mer(e), sans appel au Père, dès le moment où ce sujet est lui-même parlé par l'Autre.

NOTES

- (¹) Lire à ce propos l'article de Geert Hoornaert, « L'intervention entre le sujet et l'Autre », dans ce même recueil.
- (²) J. Lacan, *L'Étourdit, Scilicet* 4, p. 30.
- (³) J. Lacan, « Position de l'inconscient », *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 843.
- (⁴) *Ibidem*, p. 840.
- (⁵) J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 805.
- (⁶) *Ibidem*.
- (⁷) J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre III, *Les psychoses*, Seuil, Paris, 1981, p. 100-101.
- (⁸) *Ibidem*, p. 112.
- (⁹) *Ibidem*, p. 113.
- (¹⁰) Lacan utilise ces trois termes à la page 111 du *Séminaire*, livre III, pour qualifier le sens du complexe d'Édipe noué par le nom du père qui ici fait défaut et dont on aperçoit la tentative d'y pallier.